

## Saint-Roch, ville nouvelle, village millénaire

Nous sommes entre 12 000 et 5000 ans avant Jésus Christ. Il y a plusieurs millénaires que la mer s'est retirée de ce qu'on appellera plus tard la Touraine, mais l'humanité n'en est encore qu'à ses balbutiements. Dans les étendues boisées qui s'étendent au nord de la Loire, des clans se sont installés à proximité des sources et des ruisseaux. Ici, la vallée est fort marécageuse mais qu'importe : il y a des sources d'eau vive, des poissons, vraisemblablement du gibier, et le relief est suffisamment vallonné pour qu'on puisse voir arriver de loin toute forme de danger. Sur la plus haute colline située à l'est du ruisseau, on construira donc une place forte, quelques palissades de bois qui donneront au lieu le nom de « castellum », qui deviendra par la suite « le Château »... Car de cette époque si lointaine qu'on a du mal à la situer au sein même de la Préhistoire, on ne sait que ce que quelques très rares vestiges nous permettent de deviner. L'existence du lieudit « Le Château », au cœur du village, laisse supposer qu'il y eut là au moins un oppidum gaulois succédant, comme c'était souvent le cas, à une fortification préhistorique. De plus, la découverte de pierres taillées et d'un tesson de poterie du néolithique au lieudit du Chêne atteste l'installation de groupes humains sur le territoire de notre commune au cours de la Préhistoire.

Pour autant, si l'on devine l'existence d'une microsociété remontant à plusieurs millénaires, on ignore tout de la façon dont vécut et évolua la population au fil des siècles. On sait que l'Homme commença à ériger des mégalithes aux environs de 5000 avant J.C. mais ici, s'il y en a eu, il n'en reste rien, contrairement aux proches communes de Mettray et St Antoine du Rocher. On ne saura sans doute jamais comment ceux qui ont vécu ici traversèrent l'âge du cuivre, l'âge du bronze, l'âge du fer –ce qui représente tout de même 1500 ans !–, ni comment ils vécurent l'arrivée des Celtes (vers l'an 1000 avant J.C.) puis des Romains qui, en 56 avant J.C. contrôlaient déjà toute la Gaule. C'est pourtant ces derniers qui laissèrent à notre commune un fort joli souvenir, à savoir le chemin qui la borde à l'est, autrement dit la Voie Romaine, dont on retrouve parfois mention sous le nom du «Chemin de César ».

Contrairement à d'autres voies qui n'ont de romain que le nom, celle de Saint-Roch est attestée, répertoriée sur la Table de Peutinger. Elle reliait Bourges et Poitiers à Rennes, via Tours et Le Mans. La Loire était franchie au niveau du Pont de la Motte, là où l'on peut encore voir, en période de basses eaux, les pieux de bois qui sont les vestiges d'un pont gallo-romain datant vraisemblablement du dernier siècle avant notre ère. Il y a fort longtemps que les dalles qui recouvraient les voies romaines ont toutes disparu mais, aux abords de Saint-Roch, il reste encore par endroit ce qu'on appelait « le hérisson », c'est-à-dire les pierres placées sous les dalles pour permettre le drainage et consolider la base de la chaussée. Tout un réseau de chemins permettait d'aller vers les hameaux des environs. On dit, par exemple, qu'un ancien chemin romain passerait à La Sourisserie et qu'un autre traverserait le Plessis d'Enfer. Mais ce n'est là que l'écho de la mémoire collective et ça, rien ne l'atteste.

Cette période nous a légué également quelques noms de lieudits qui laissent penser que l'ère gallo-romaine a vu se créer des domaines agricoles, comme La Davière, nom qui tire son origine de Davius, patronyme romain.

Quel nom portait notre village, à cette époque ? Nul ne le sait et peut-être faut-il attendre la période des invasions arabes ou normandes pour qu'il se donne un nom ; en effet, la première appellation qu'on lui connaît est celle de la « Chapelle St Rémy ». Ce saint, l'un des cinq patrons catholiques de France, connu pour avoir baptisé Clovis, était également réputé pour protéger les populations contre les envahisseurs. St

Rémi ayant vécu de 437 à 533, ce n'est donc qu'au cours de la seconde moitié du millénaire que le village prend son nom.

C'est peut-être également à cette période que furent creusés les souterrains. Pour ceux qui ne sont pas Rochiens de souche, cela ressemble à une légende. Et pourtant, ils existent bel et bien mais on n'en connaît ni l'origine, ni la destination. Vraisemblablement très anciens, c'était peut-être des souterrains-refuges comme il en existait tant en Touraine, ce qui les ferait remonter à l'époque des invasions. Leur entrée était située dans l'ancienne ferme de la Barraterie, derrière l'église. En grande partie effondrés, ils constituaient pour les enfants du village un fabuleux mais fort dangereux terrain d'aventure ; ils ont donc été murés au début du XX<sup>ème</sup> siècle et leur entrée a été condamnée dans les années 1980.

De la chapelle qui existait avant le X<sup>ème</sup> siècle, il ne reste rien. La partie la plus ancienne de l'église actuelle (son chœur rectangulaire à chevet plat, caractéristique des modestes églises de campagne du nord de la France) date du XI<sup>ème</sup> siècle.

Jusqu'au X<sup>ème</sup> siècle, les terres appartiennent à la toute-puissante abbaye de Marmoutier, jusqu'à ce que l'abbé Robert en fasse don à la non moins puissante abbaye de St Julien. Et, en 1106, sous le règne de Philippe Ier, l'abbé de St Julien donne aux moines l'ordre de faire fructifier les terres et les bois situées autour de la chapelle St Rémi. Ici, le « seigneur » est donc l'Eglise, représentée par les moines. D'après ce qu'on a pu retrouver par la suite, essentiellement grâce au « Terrier des Fiefs de Villeblanche, Saint-Roch et Vallières » (1787), les moines vivaient dans une bâtisse appelée « la maison seigneuriale » ou « le Prieuré », située à proximité de l'actuelle Place du Monument aux Morts, au centre du village. A gauche du logis (juste en face du chêne), se dressait la grange dîmière, sur les bases de laquelle s'élève aujourd'hui une maison d'habitation.

Mais revenons à l'an de grâce 1106. La région étant très marécageuse, le meilleur moyen de la faire fructifier était d'y aménager des étangs et d'y organiser l'élevage du poisson, denrée très prisée des différents monastères et abbayes. Ceci constitua donc pendant plusieurs siècles l'essentiel de l'économie locale et les étangs n'ont entièrement disparu qu'au 19<sup>ème</sup> siècle. De l'étang de la Bordézière, il ne resta qu'une fosse, alors qu'il rejoignait initialement l'étang des Deux Queues, qui recouvrait l'actuel lotissement de la Foire. Celui de la Vallée recouvrait tout le lit du ruisseau ; on en voit encore la digue, derrière laquelle se cache ce qui reste de l'ancien moulin dont la roue à aubes était actionnée par l'eau du déversoir. Celle-ci a été détruite lors d'une crue particulièrement importante, en 1889. Le moulin disposait d'un four à pain. Entièrement restaurée, la maison est encore visible depuis le chemin de la Sourisserie, derrière le pont.

En août 1539, François Ier prononça l'Ordonnance de Villers-Cotteret qui faisait obligation au curé de chaque paroisse de tenir "en forme de preuve" un registre de baptême et de sépulture. Non seulement il jetait ainsi les fondements de l'Etat-Civil, mais en outre, il imposait le français comme langue d'Etat et éliminait l'usage du latin pour les actes officiels. C'est donc à partir de cette époque, grâce aux registres paroissiaux qui, fort heureusement, ont été intégralement conservés et sont parvenus jusqu'à nous dans un très bon état, qu'on peut enfin sentir vibrer l'existence de ce village.

Ce que l'on découvre, c'est une population d'une extrême pauvreté. Les nombreux étangs rendaient l'air malsain, la fièvre des marais faisait des ravages et la mortalité était effroyable. Est-ce pour s'en protéger ou à l'occasion d'une des épidémies de peste qui s'abattaient régulièrement sur le royaume, que la paroisse se donna à un autre saint protecteur ? Toujours est-il que, en 1615, la Chapelle Saint-Rémy devint officiellement la Chapelle Saint-Roch, dénomination qu'on retrouvera jusqu'à la Révolution.



Toutefois, le village ne constituait pas une paroisse indépendante mais dépendait de Vallières, au sud de Fondettes. Pour se rendre à la messe du dimanche, la population se heurtait non seulement à la distance mais aussi au mauvais état des routes, souvent inondées et impraticables au cours de l'hiver. Pendant plusieurs décennies, les villageois réclamèrent donc un curé pour la Chapelle Saint-Roch, qu'ils finirent par obtenir peu avant la Révolution. Le curé disposait d'un logis au flanc de l'église et d'un jardin situé de l'autre côté de la route. Au cours du 19<sup>ème</sup> siècle, un nouveau presbytère, plus accueillant, sera construit à côté de

ce qu'on peut maintenant appeler « l'ancienne école ».

L'économie locale ne repose pas exclusivement sur l'élevage du poisson ; il y a bien sûr l'artisanat, l'agriculture, mais aussi le commerce du bois : une immense forêt s'étire aux alentours du village, à tel point qu'on en trouve mention, dans un acte retrouvé aux archives départementales, sous le joli nom de « Saint-Roch des Bois ». Les chênes alimentaient surtout les chantiers navals.

Malgré la pauvreté de la population, il existait quelques très belles propriétés ; l'une d'elles était située aux Grandes Brosses, et le Terrier de 1787 y fait état de jardins à la française. En ce qui concerne les maisons bourgeoises que l'on connaît actuellement, citons le Tremblay qui n'était alors qu'un relais de poste, dont on peut encore admirer un garage typique. Ce relais est mentionné sur une carte de 1758 mais il daterait en fait de 1680.

Comme partout en France, la Révolution bouleversa la vie du village de Saint-Roch.

Alors que la population, excédée par des siècles de misère et d'injustice, s'attaquait à ses seigneurs, les villageois de Saint-Roch s'en prirent à leur chapelle : au cours de l'année 1792, un jour de colère, ils attelèrent des bœufs à la toiture de l'édifice pour le démolir. Il ne resta que le chœur, à partir duquel la chapelle sera reconstruite au XIX<sup>ème</sup> siècle, à partir de 1846.

La population vécut au rythme des événements et, ici aussi, la même révolte balaya tout. En 1793<sup>1</sup>, on planta l'Arbre de la Liberté, au centre du village... et en face de l'ancienne maison seigneuriale. Bien sûr, nul n'est besoin de rappeler que cet arbre est arrivé jusqu'à nous pour trouver, en ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle, une nouvelle existence... Mais ça, c'est une autre histoire...

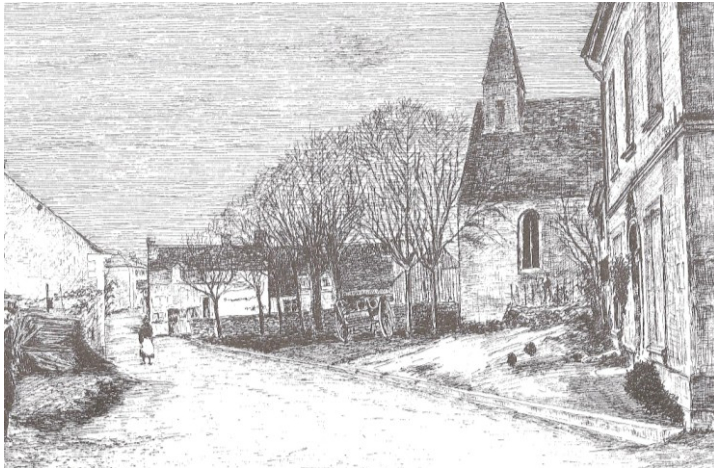
---

<sup>1</sup> Une première plantation avait eu lieu en 1792 mais l'arbre n'avait pas vécu. Le chêne qui est arrivé jusqu'à nous a donc été planté l'année suivante.

Le rejet de l'Eglise et de ses saints provoqua un nouveau changement de nom : fin 1793, « Saint-Roch » fut remplacé par « La Montagne », nom que le village conservera pendant deux ans.

La commune reprit donc son nom en 1795, abandonnant définitivement, au passage, la mention de « La Chapelle » et la vie reprit son cours. Les registres municipaux témoignent que la population restait très attentive aux différents événements, fidèle aux différents gouvernements... mais jamais très royaliste. Admirative de Napoléon Ier, elle se montra respectueuse envers Napoléon III, à qui la municipalité écrivit à l'occasion de son mariage. En revanche, on ne trouve dans les registres aucune trace d'un attachement semblable aux trois rois qui ont gouverné la France après la Révolution.

Les habitants de Saint-Roch resteront marqués par le changement du régime et profondément



républicains. Toutefois, rien n'a vraiment changé dans leur quotidien. Le village reste très pauvre. On retrouve de façon récurrente des demandes d'aide financière. La commune a du mal à survivre. Pourtant, tous les métiers y sont représentés : jusqu'au début du 20<sup>ème</sup> siècle, on y trouve des épiceries, un charbonnier, un coiffeur, des lingères, une poste...

Jusqu'en 1950, l'école se fait à la mairie (dans l'ancienne grande salle, actuel bureau du maire) et la cantine est située là où se trouve maintenant la bibliothèque. Il y a un seul maître pour une classe unique. Il loge à l'étage, dans les deux pièces aujourd'hui transformées en bureaux. L'actuelle salle du Conseil a été construite là où se situait le préau.

Lorsque le besoin se fait sentir d'ouvrir une deuxième classe, il devient nécessaire de construire une nouvelle école ; afin de financer les travaux, la commune doit se séparer d'un de ses plus beaux fleurons, à savoir l'ancien presbytère.

Cependant, le développement de l'automobile bouleverse la vie locale ; il devient difficile de vivre à Saint-Roch. Les habitants vont de plus en plus facilement à Tours ou à Fondettes, où ils trouvent du travail et s'approvisionnent à meilleur marché. Les commerces et les artisans disparaissent un à un. En 1970, le village n'est plus qu'un hameau dont la vie s'échappe doucement. Un programme de construction est alors lancé pour attirer une population nouvelle. Le premier lotissement qui se construit porte un nom chargé d'espérance : l'Avenir. Suivent ensuite le hameau du Chêne puis le lotissement de la Foire. En l'espace de 10 ans, le nombre d'habitants est multiplié par trois ; la commune conserve son école et ouvre des classes maternelles (qui n'existaient pas avant 1980).

Dans une seconde tranche, apparaissent ensuite les lotissements du Mortier Renaud, de l'Orée du Bois et du Clos Romain, auxquels s'ajoutera ensuite le lotissement des Hauts de Saint-Roch. L'école devient trop petite et de nouveaux bâtiments sont construits en 2008.

Le commerce local, qui était quasiment réduit à néant, s'est étoffé et enrichi d'une boulangerie, centre de vie par excellence. Les associations et la commune se battent pour que Saint-Roch ne soit pas qu'une simple cité-dortoir. Il y fait bon vivre mais la structure sociale y est bien fragile. La chapelle-église, d'une modestie quasi austère, a été agrémentée en 1995 d'un carillon électrique qui permet de rythmer la vie du village. Elle est désormais rattachée, comme Luynes, Fondettes et St Etienne de Chigny, à la paroisse Jeanne-Marie de Maillé.

Si proche de l'agglomération tourangelle mais encore si marqué par son appartenance rurale, le village de Saint-Roch s'est transformé en profondeur au cours des dernières décennies. A ce jour, il reste peu d'habitants qui en sont issus. La population nouvelle, venue de tous les horizons, n'a pas la mémoire de son passé. Mais venir vivre à Saint-Roch, c'était aussi prendre sa part de son histoire, marcher sur les pas de toutes ces générations qui ont, souvent dans d'extrêmes difficultés, traversé les siècles du mieux qu'elles ont pu, pour nous léguer aujourd'hui un si joli petit village...

J.P.

